

Gilles Vincent

# Les poupées de Nijar

Roman



ISBN : 979-10-307-0315-3

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audible.com](http://www.audible.com)  
[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

« Dans une guerre civile,  
la victoire même est une défaite. »  
Lucain, poète latin du I<sup>er</sup> siècle

« Car notre besoin d'installer sur la terre quelque part  
ce que l'on a rêvé ne connaît pas de fin. »  
Mathieu Riboulet, *Nous campons sur les rives*,  
Éditions Verdier

À Leonor et Jesus.  
Aux souvenirs battants que j'ai gardés en moi  
de leur cœur espagnol...

# Prologue

Nijar, Andalousie. Janvier.

Le froid.

Celui de la goutte de sueur.

Elle perle à la racine des cheveux, parcourt la nuque, le haut de l'échine, perd de la vitesse, de la densité et vient finir sa course glaciale au creux du dos.

Joaquin, les yeux clos, l'a quasiment suivie des yeux. Comme si son esprit de préadolescent avait conçu, à sa propre verticale, un drone transmetteur d'informations.

Derrière les oreilles, le long du cou, sur la poitrine, aussi. Une transpiration de janvier. Suintement de sidération.

Il aimerait déglutir, avaler simplement sa salive, puis appeler à l'aide, crier de toutes ses forces. Hurler qu'il a mal, qu'il a peur, qu'on le sorte de ce cauchemar, et vite!

Enfoncé dans sa bouche, jusqu'à la gorge, un chiffon puant l'essence.

Il ouvre un œil, tente un mouvement. Il est couché sur le côté, les genoux légèrement repliés. Ses pieds sont sévèrement collés l'un à l'autre, maintenus par un lien de plastique rigide. Un large ruban adhésif lui maintient les mains dans le dos.

Il pivote, se redresse et se maintient en position assise. Les fesses sur une couverture posée à même le ciment, Joaquin comprend qu'il est dans une sorte de cave. Un sous-sol froid à choper la première crève. Sur la gauche, en équilibre sur un tabouret, une lampe de poche éclaire à la verticale. Face à lui, debout contre le mur, un matelas obstrue ce qui semble être l'unique soupirail.

Joaquin ne peut respirer que par le nez. Aussi, il ralentit le rythme de ses inspirations jusqu'à entendre distinctement le sifflement de l'air au sortir de ses narines. Quelque part, loin derrière les murs, en sourdine, lui parviennent les grésillements d'une radio. Peut-être une télévision. Du dehors, à une certaine distance, l'aboiement des chiens. Comme ceux qu'il entend de sa chambre, la nuit, quand les gens dorment et laissent leurs clébardes s'égosiller jusqu'à l'aube.

Il tourne la tête, veut se détendre le cou, la nuque. À l'arrière de son crâne, une douleur. Pareille à celle que laissent les brûlures.

L'adolescent s'allonge sur le côté, ferme les yeux, laisse défiler les dernières images du dernier après-midi. Il y a quelques heures, peut-être quelques jours...

Il revoit Rosaria traverser la cour du collège au milieu des autres qui s'éparpillent. Quand il la rejoint sous le toit du parc à vélos, elle lui demande s'il veut l'escorter jusque chez elle, Calle Atalaya, au nord de la ville.

Il ne sait pas lui dire non. N'a surtout pas envie.

Le vent du nord s'est levé, a dévalé la sierra toute proche. Tous deux pédalent côté à côté, font mine de se faire la course. Parfois, il la laisse passer devant, par galanterie, politesse, ou juste pour la regarder onduler sur la selle.

Une fois devant chez elle, elle quitte son vélo, élégante comme on descend de cheval. Elle l'embrasse sur la joue, lui promet un *à demain*.

Un petit signe de la main, Salut Caballero! Et elle disparaît dans la maison familiale.

Lui, il se dit que demain il se lancera, bravera ce trac qui lui assèche la gorge. Demain, Rosaria aura douze ans. Ce sera ce jour-là ou jamais, c'est sûr.

Les fleurs séchées qu'il cache depuis plusieurs jours sous son lit, le mot qu'il a écrit dans une enveloppe parfumée à l'eau de toilette de sa mère, attendent l'heure de sa petite déclaration. Et là, quand il lui souhaitera son anniversaire, sûr que sa bouche déviara de la joue pour lui atteindre le coin des lèvres.

Plutôt que de rentrer chez lui directement, du côté sud de la ville, il choisit d'éviter l'avenue principale. Rejoint le quartier ouest, du côté de Calle San Anton, à quelques centaines de mètres. Là où les maisons se font plus rares, il retrouvera le muret de pierres qu'il connaît bien. Il couchera sa bicyclette dans la poussière,

s'assoira dos contre le mur éventré et allumera la cigarette dérobée ce matin dans la veste d'Alberto, son frère de vingt ans. Une Ducados au paquet bleu et blanc qui le fera tousser dès la première bouffée.

Plus tôt.

Il avale la fumée, grimace comme s'il s'agissait d'un médicament. Il songe à Rosaria, l'imagine dans sa chambre, penchée sur son bureau à faire ses devoirs. Il tente d'imaginer sa réaction quand il osera, demain, des lèvres lui effleurer la bouche. Il la voit déjà sourire, le serrer fort dans ses bras, lui dire à l'oreille qu'ils seront désormais comme des fiancés.

La cigarette se consume et lui rappelle qu'il doit rentrer sans tarder. Dès la porte franchie, il lui faudra filer à la salle de bains se laver les dents, les mains, s'asperger de l'après-rasage du frère. Faire disparaître cette odeur de tabac qui lui vaudrait une bonne paire de gifles.

D'abord, des craquements de brindilles. Des pas dans l'herbe, juste derrière lui. Comme sortie de nulle part, une silhouette un peu tassée, le visage dissimulé en partie sous une capuche. Puis, cette voix qui lui demande ce qu'il fait là. Une voix du temps d'avant, comme il a déjà entendu dans les vieux films que regarde son père.

Joaquin a le temps de remarquer les pieds nus dans des sandales de cuir. Bleuis et gonflés. Il se lève, cherche à entrevoir un regard, une bouche.

Pas le temps d'éteindre sa clope. Le coup, il ne l'a pas vu venir. De derrière, quelqu'un d'autre. Quelques mots grognés dans son dos, ça, il s'en souvient. Une phrase courte, un peu comme un cri à bout de souffle. Les mots lui échappent, mais ça lui reviendra.

Puis le noir. La vague sensation d'être traîné dans la poussière, d'être enfermé dans une sorte de malle bien plus petite qu'un coffre de voiture. Et l'odeur du gazole dans la bouche. Un chiffon comme ceux de son père quand il nettoie la tondeuse du jardin. Enfoncé jusqu'à la gorge et qui lui donne envie de vomir.

Avant de perdre connaissance pour de bon, l'impression d'un chemin chaotique. Un sentier bourré d'ornières. Puis s'enchaînent les hurlements des klaxons, tous les bruits de la ville. Puis, plus rien. Juste un souterrain dans sa tête. Du fond du puits, voir la lueur du jour peu à peu s'éloigner. Jusqu'à l'effacement.

Maintenant, il a froid.

De ce froid que transporte avec elle la nuit.

Il pense à ses parents qui doivent crever d'inquiétude. Il sait qu'ils doivent le chercher dans les rues de la ville. Avec les voisins, les amis. Avec la police, aussi, et les chiens. Remuer le quartier, tous les quartiers. Crier son nom dans les ruelles, retourner le fond des impasses.

Joaquin tend l'oreille. Pas de prénom hurlé. Rien d'autre que le vent du nord qui s'agrippe aux palissades.

Maintenant, il a juste envie de pleurer.

# PARTIE 1

# 1

Paris. Mardi 6 février. 8 h 30.

Photographe du chaos.

C'est sa partie depuis plus de vingt ans.

Sur la carte, PRESSE en lettres rouges, prénom et nom, Thomas Volner, puis le numéro de la carte, sa date d'expiration. Sur le coin gauche, photo d'identité. N'a jamais vraiment su sourire. Alors, un rictus, des yeux brillants et fixes pour un air sacrément coincé.

Rien sur le document n'indique qu'il est aussi photographe de presse indépendant.

Sa spécialité, les hommes confrontés au chaos. Celui des tempêtes, des guerres et des déviances ordinaires.

Son quotidien, couvrir la violence partout où elle se trouve. Suivre les chaînes d'abattoirs, leurs sols noircis de sang. Ailleurs, tenter d'appréhender le silence des parloirs, photographe, le matin, sous

le givre, les promenades emmurées. La violence partout où elle se trouve. Au fond des yeux, aussi, de toutes celles qu'on bat. Sans oublier le sable foulé des migrants, les caves secrètes de Syrie, de Russie ou d'ailleurs. Et, il y a ceux, aussi, à la porte des usines, sonnés comme les nouveaux pantins du monde avec leur lettre de licenciement comme unique mouchoir.

Son terrain de jeu, partout où l'homme n'est plus un homme. Là où il perd pied face au monde qui s'écroule, face aux autres. Face à lui-même. Par la photographie, établir la liste sans fin du théâtre de la noirceur humaine.

Sur cette carte professionnelle, rien n'indique qu'il court sur ses quarante-cinq ans. Que ses yeux savent sourire à la place de ses lèvres, que les femmes y sont sensibles. Rien n'indique, non plus, qu'il sait mentir, calculer, être stratège jusqu'à l'outrance.

Rien ne dénonce, absolument rien, que le chaos l'a rattrapé depuis qu'Ingrid a claqué la porte de leur vie. Qu'elle a vidé les commodes, les armoires, laissé les cintres pantelants. Rien ne peut dévoiler la disparition soudaine de sa femme. Événement indiscutable, ineffaçable, pris dans la gueule comme une sortie de route, un parapet de plein fouet. Une saloperie fulgurante qui le laisse pantois. Un peu naufragé.

Il faut voir le vide des placards pour comprendre qu'elle a décidé de le laisser à ses maîtresses, ses mensonges, à tous les courants d'air parfumés de sa pauvre existence.

*La solitude m'écrase, le deuil à faire m'essouffle.*

C'est tout ce qu'il parvient à écrire. D'abord, sur la feuille du bloc-notes posé sur son bureau. Puis il emplît toute la page, de haut en bas, sans quasiment d'espace entre les lignes. Puis, sur les murs blancs du bureau, des couloirs, du salon. Des mots à l'obsédante répétition. La solitude, le deuil, l'écrasement, le manque de souffle. Plus rien d'autre.

Ça fait trois semaines qu'elle est partie. Qu'elle s'est levée vers sept heures, alors que lui était rentré, un peu chancelant, étourdi au milieu de la nuit.

Même pas pris la peine de se doucher. Elle a enfilé les premières nippes, les premières chaussures, s'est enfoncée dans les penderies, a passé la matinée à emplir de fringues des sacs plastique noirs. Jusqu'à la garde.

Quand il s'est levé, elle avait amassé les sacs dans le couloir, face à la porte de l'ascenseur.

Quand elle l'a vu froncer les sourcils, elle a posé un doigt sur ses lèvres, lui a gentiment intimé le silence. *J'ai juste cessé de t'aimer, Thomas. C'est grave, mais il ne pouvait rien m'arriver de mieux.*

Elle a fermé derrière elle. Lui est resté debout. Puis, il a filé tout droit dans la cuisine, s'est fait un café, a souri au caprice du jour. C'est pas la première fois.

Après deux jours d'absence, connasse, enfoirée, enfant gâtée, fille de merde!

Après trois jours, pas de souci, aucun problème pour te remplacer, remplir mon lit, mon salon, mes soirées. Connasse!

Après une semaine, soupçon de manque. Comme un goût dans la bouche, un parfum, une putain de

musique. La place d'Ingrid, en fait difficile à combler. Tu fais chier, tu vas revenir, je le sais. C'est pas la première fois que tu pars, que tu fais ta crise, que tu te bats avec tes colères, toutes tes putains de blessures.

Après quinze jours, il a téléphoné aux beaux-parents, aux amis, aux relations. À l'hosto, ils lui ont dit qu'elle avait pris trois mois sans solde. Sans explication autre que celle d'une nécessité absolue d'éloignement.

Ingrid Volner-Marty, médecin en chef du service de gynécologie-obstétrique de l'hôpital Bichat, qui se fait porter pâle, pratiquement sans prévenir. Du grand n'importe quoi ! Il a rappelé l'hôpital. En fait, ça fait des semaines qu'elle a posé son congé, prévenu la direction et les services concernés. Des semaines qu'elle lui sourit, qu'elle lui parle, qu'elle le touche, à l'occasion, avec son envie de partir, en elle, secrète. Et lui, aujourd'hui, comme un imbécile, meurtri avec préméditation.

Après presque trois semaines, il a trouvé l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Quelques mots sur une page pliée. *Apprendre à vivre sans toi, sans nous. Ne pas t'effacer de ma mémoire, Thomas, non. Juste te rayer du moindre de mes désirs. Du moindre de mes projets. Vivre sans toi, enfin.*

À jouer au con, on finit par perdre la partie.

Dans le fond, se dit Thomas, c'était couru d'avance.

Ce matin, il écarte les rideaux de la chambre.

Lueurs de février sur la capitale. Tout est gris. Les façades, les toitures, les fientes qui taguent les trottoirs, les bagnoles.

Derrière lui, le vide du lit, le silence de l'appartement. Sans le pas de l'autre, sans le bruit de la douche, du frigo, des fringues qui tombent sur le plancher, de la fermeture éclair glissée qui dévoile les épaules, l'échine. Sans le claquement des talons, le chuintement du premier baiser au coin des lèvres. Sans les fous-rires, le soir, les mots complices, le doute, parfois, dans ses yeux, nuage passager. Maintenant qu'il y repense, annonciateur d'orage.

*Vivre sans toi, enfin.*

Il sait qu'elle ne rentrera pas. Qu'elle a décidé une autre vie, un espace nouveau où il n'a pas sa place.

Avant-hier, une bouteille de scotch. Elle a roulé au pied du lit. Hier, un reste de porto suivi d'un litre de vodka glacée.

Thomas Volner sait qu'il doit foutre le camp. Filer au bout du monde. Loin de cet appartement, du lit déserté, loin des pensées noires qui le font vaciller.

Dans le reflet d'une vitre, trois semaines de barbe, de cernes, de nuits tirant sur le blanc.

Il pose les fesses sur un radiateur, sur le plancher récupère son portable. Fait défiler les numéros sur son cadran, clique sur celui de l'agence.

## 2

14h45.

Thomas Volner, après avoir bouclé sa ceinture, se cale contre le dossier qu'il vient de redresser. Il ferme les yeux, ignore les indications de l'hôtesse. Le masque à oxygène en cas de dépressurisation, le gilet de sauvetage qui se trouve sous le siège, qu'il faut enfiler mais surtout ne gonfler qu'une fois à l'extérieur.

Lui reviennent les images des Alpes, des restes de l'Airbus A320 du vol 9525 de la Germanwings. Mars 2015. Envoyé sur place pour fixer le chaos. Celui des sauveteurs hébétés, des familles débarquées de Catalogne et de Westphalie. Tous ces gens qui s'agenouillent face à la montagne, prient, pleurent, implorant le ciel ou maudissent les astres. Dans la focale de son Nikon D 850, capter la sidération. Au fond des regards, un anéantissement.

Le massif des Trois Évêchés, ses pierres, ses rares végétaux. Sur des pentes presque lunaires, jusqu'au coucher du soleil, il a photographié l'éclatement des vies en parcelles innombrables, par millions accrochées aux escarpements, aux débris de la ferraille encore fumante. Alors les consignes en cas de crash imminent...

L'avion se positionne sur sa piste de décollage. Puis s'enchaînent l'emballement des moteurs, la course folle, l'herbe givrée qui défile le long du bitume et cette sensation, à chaque fois surprenante, d'échapper par miracle à toutes les lois de la pesanteur.

\*

Thomas, au travers du hublot, observe le lit blanc des masses nuageuses. Comme des bulles de coton aux formes vaporeuses. Par moments, entre les nuages effilochés, apparaît un fragment de plaine, une fraction de collines aux reliefs indéfinissables.

Il lève les yeux au-dessus des travées. À l'avant de l'appareil, sur un écran, on peut suivre le tracé de l'avion, sa position géographique. Dans un peu plus de quarante minutes, il franchira les Pyrénées, filera sans hésiter plein sud jusqu'à l'aéroport de Madrid, avant de redécoller pour Almeria.

\*

— L'Andalousie, Thomas. C'est tout ce que j'ai.

Quand Thomas Volner a débarqué à l'agence, sur les coups de dix heures, le boss n'a pas hésité une seconde.

— Tu débarques sans prévenir après bientôt un mois de silence radio et tu voudrais que je t’envoie au bout du monde ! Comme ça, en claquant des doigts ? Mais le monde, Thomas, lui, il a autre chose à foutre que de t’attendre. Syrie, Bangladesh, Kurdistan, Venezuela, j’ai des gars partout où c’est chaud. Tu le sais. Partout.

Benjamin Berliner avait beau faire travailler autant de photographes hommes que femmes, il s’obstinait à dire *gars*. Par habitude, vestige d’un machisme bien ancré ou simplement par affection. Comme il aurait dit *mes enfants*, sans préjugé de sexe, il balançait du *gars* toute la journée.

— ... j’ai même cherché à te joindre pour t’envoyer au Tibet, mais ça va faire quatre semaines que Monsieur est aux abonnés absents. Du coup, j’y ai envoyé Clara. Tu sais, ta copine de Marseille.

Surgit de sa mémoire Clara et ses taches de rousseur. Photographe de l’intime, des douleurs secrètes. Dix jours avec elle à Fukushima, en mars 2011. Dix jours à shooter la détresse, la peur abyssale de l’atome. Dix jours à déambuler comme des cosmonautes, trois nuits, les dernières, à se mélanger les bouches, les mains, les ventres tremblotants.

Puis, des semaines à zapper ses coups de fil, ses textos. Des semaines aussi à braver le regard soupçonneux d’Ingrid. Pauvre con.

— Au Tibet ? Qu’est-ce qui se passe, là-bas ?

— Province du Sichuan, mon ami. Sur les hauts plateaux tibétains. À plus de 4 200 mètres, un des plus importants gisements de lithium de toute

l'Asie. Il paraît que là-haut, c'est l'enfer à ciel ouvert. T'imagines même pas. En tout cas, un putain de reportage à faire. Je te jure. Des clichés qui vont inonder les revues du monde entier. Les mines de lithium? Un truc pourri à te faire balancer ton portable dans la première poubelle venue.

Berliner tire une tige de son paquet de blondes avec les dents.

— On peut savoir où t'étais, Thomas, putain!

— Chez moi.

L'autre exhale les premières bouffées.

— Et ton téléphone? Jamais tu consultes ta messagerie.

— Ingrid s'est cassée, Benjamin.

Il lui aurait dit qu'elle s'était pendue ou noyée, l'effet aurait été le même.

Berliner écrase sa clope dans le cendrier géant, joint les deux mains devant son visage, un peu comme s'il allait se mettre à prier, du bout des index se pince le nez, puis ferme les yeux, quelques secondes.

— Tu veux dire définitivement, ou crise passagère?

— Elle a pris toutes ses fringues, vidé son compte.

Au bout de trois semaines, j'ai reçu ça.

D'une poche, il sort le mot d'Ingrid, le pose sur le bureau.

L'autre se penche et lit: ... *te rayer du moindre de mes désirs. Du moindre de mes projets. Vivre sans toi, enfin.*

— Je comprends, c'est du lourd. Moi, tu vois, je suis grande gueule et tout. Des fois, je fais bien un petit écart, genre extra, tu vois le genre, rien de grave.

Mais si ma Sarah se barrait, je crois bien que je serais comme toi. Une vraie merde.

Il préfère garder pour lui le bateau sans la vigie et autre métaphore à la con. D'une main, il balaie ses mèches teintées noir ébène.

— Je vais te faire prendre l'air, Thomas. Au moins deux semaines. Peut-être trois. L'Andalousie, ça te dit ?

Pas le temps de répondre.

— Je te fais réserver une place sur le premier vol pour Almeria. Et une bagnole, aussi. Une fois débarqué, tu récupères la caisse et tu te trouves une piaule dans un hôtel des environs. Attends, mieux encore, je réserve l'hôtel direct, comme ça, pas de temps perdu. Tu te pointes sur place et tu t'installes. Royal, non ? Pour les frais, t'inquiètes, je te rembourse dès que tu rentres.

Il hésite une seconde.

— Attends, attends, on va même faire mieux. C'est vrai, depuis le temps !

À peine quelques secondes pour Thomas d'avoir une pensée pour ses collègues, plus jeunes que lui pour la plupart. Génération de journalistes livrés à la précarité, au provisoire qui s'éternise. Diplômés cinq étoiles en proie aux règles de la concurrence et de la compétitivité à tout crin. Alors que pour lui, à l'agence, c'est privilège et compagnie.

Berliner ouvre un des tiroirs de son bureau.

— Je sais, c'est plus vraiment la règle. Mais entre nous, c'est comme ça que ça marche. Tu le sais. À l'ancienne, et ça fait plus de vingt piges, alors...

D'une main, il sort une enveloppe kraft, de l'autre, une liasse de coupures fraîches.

— Je te fais une avance sur frais. Ça te va ?

— Et je peux savoir ce que je vais foutre en Andalousie ?

Berliner se lève, disparaît dans le bureau de sa secrétaire, donne les consignes de réservation. Puis il s'assoit sur le coin de son plan de travail, allume une cigarette.

— La mer de plastique, ça te dit quelque chose ?

Volner cherche une seconde.

— Pas vraiment ? C'est quoi, un continent de sachets à la dérive en pleine Méditerranée ?

— Du tout. Ce sont des serres. Des hectares de serres à vingt bornes de la mer, en pleine caillasse. À perte de vue. Tu ne peux même pas imaginer. Le jardin de l'Europe. Je t'explique.

En quelques phrases, le directeur de l'agence World Pictures lui brosse le sujet de son reportage. Entre Malaga et Almeria, au cœur des déserts andalous, « le jardin de l'Europe » fournit la moitié des fruits et légumes consommés par l'Union européenne.

Serres gigantesques, dévastation environnementale sans précédent, travailleurs africains réduits à l'esclavage et au silence. Tous les ingrédients d'un reportage à scandale.

— Je ne sais pas si tu imagines, Thomas. À quelques kilomètres des plages, genre connue de tous ignorée de chacun, une infamie à l'échelle nationale. Voire européenne. Des mecs qui bossent douze heures par jour et qu'on traite comme des parias. Tout ça pour

que, dans nos restos, il y ait des putains de légumes en toute saison. T'imagines? De l'écologique et de l'humanitaire. Ça te va comme programme?

Alors que la réservation *Iberia* sort de l'imprimante, Berliner fait glisser entre ses doigts la liasse de billets qu'il fait disparaître dans l'enveloppe.

— Tiens, mille cinq cents balles. Tu peux déjà voir venir.

Il se lève, lui serre la main.

— Faut que tu sois à Roissy pour 14 heures. Tu as juste le temps d'apprivoiser un rasoir et de te faire une gueule potable.

Il l'escorte jusque sur le trottoir.

— Tu sais, des fois, elles partent, et puis elles reviennent. Il n'y a rien à comprendre.

Thomas s'apprête à tourner les talons.

— Ce qui est terrible, c'est que je vais trimballer des petits bouts d'elle, comme ça, dans ma tête, pendant des années.

— Qu'est-ce que tu dis, Thomas? Arrête de murmurer, putain, j'entends rien!

Thomas relève le col de sa veste, fixe une dernière fois Berliner.

— Je dis que je vais en chier, et que c'est bien fait pour ma gueule. En fait, je ne l'ai pas volé. Depuis le temps que je fais le con.

### 3

Aéroport international d'Almeria, 19 h 40.

Quatre heures trente de vol avec escale d'une heure à Madrid-Barajas.

Une bonne partie du temps à consulter le dossier confié par Berliner.

L'Andalousie et ses géants de l'agroalimentaire. Bureaux vert-oasis, hôtesse-rouge à lèvres et sourires de cinéma, semi-remorques rutilants, ouvrières-fraîcheur de vivre, sans oublier les cagettes de fruits et de légumes gonflés de soleil. Du paradis pur jus. Tout ça pue la mise en scène comme pas possible, c'est ce que s'est dit le photographe en refermant son ordinateur.

À mesure des miles franchis, l'absence d'Ingrid se métamorphose en carence provisoire. Un rendez-vous à reporter, le plus tard possible.

Après avoir récupéré sa valise sur le tapis roulant, Thomas Volner se dirige vers le comptoir *Alamo Rent*.

À l'infini, au travers de gigantesques baies vitrées, s'étendent des parkings bordés de lampadaires. Plus loin, on devine des entrées de voies rapides et autres *autovias*.

Il lui faut moins de dix minutes pour récupérer le SUV réservé par l'agence. Moins de deux pour quitter la zone de parkings. En quelques effleurements, il règle le GPS sur Nijar, file sur la voie rapide qui mène à l'A7 reliant Almeria à Murcia. Reste une trentaine de bornes à travers la nuit qui vient d'envelopper la région.

Thomas baisse la vitre. Température extérieure 14 degrés. Il pense à Paris quitté il y a six heures à peine, au ciel prometteur de givre qui surplombait la capitale.

Sur l'écran s'affiche la destination finale: Hostal Montes, 35 Calle Federico Garcia Lorca.

Après la sortie 479, il quitte la voie express pour une départementale. À l'approche de la bourgade surgissent dans les phares une station-service, puis l'entrée d'un parc à thème dédié aux papillons. Aux fenêtres des premiers immeubles, les lueurs des postes de télévision. Puis apparaissent les premières maisons. Façades blanches, balcons de fer forgé, patios, ruelles. Décidément, songe Thomas Volner, difficile d'échapper à la carte postale. Difficile aussi d'imaginer qu'à quelques kilomètres de là, des Africains, par milliers, n'ont pour se protéger de la nuit qu'amas de cartons et de tôles.

L'avenue Federico Garcia Lorca constitue l'artère principale de la ville. Une rue bordée de boutiques

aux volets métalliques baissés. Sur le site internet de la commune, Thomas a noté qu'en saison s'étalent les poteries et les céramiques du coin.

Sur la gauche, l'enseigne de l'hôtel.

Une place libre face à l'entrée. Le temps de se garer, sac à l'épaule et valise au bout du bras, il pousse la porte vitrée.

\*

21 h 10.

Une simple chambre. Deux lits espacés d'un bon mètre, encadrés de deux tables de nuit en merisier. Aux murs, dans leurs petits cadres de plastique noir, on devine diverses vues des palais mauresques de Cordoue, des jardins.

L'unique fenêtre donne sur l'ouest de la ville. Thomas Volner ouvre en grand. Entre les dents, il se coince un des cigarillos achetés à Roissy. Pas fumé depuis des lustres, mais l'envie lui est venue comme ça. Des petits Havane à savourer au sud de l'Espagne, il a trouvé l'idée logique. Presque évidente.

À quelques centaines de mètres, il devine des immeubles d'un ou deux étages accolés à ce qui ressemble à de simples maisons. Des bâtisses aux façades un peu défraîchies, aux toits-terrasses chargés d'antennes. Il sourit au goût de chiottes des architectes urbains espagnols. Aux villes étranges qu'ils ont dessinées dans les années 70. Des rangées de villas comme des corons écrasés de chaleur. Des

immeubles de briques brunes et ocre formant des quartiers entiers où semblent se dérouler des vies de solitude.

Pas envie de sortir, encore moins de chercher un resto ouvert.

Prendre un verre ou deux au bar sera déjà bien. Grignoter une bricole, parfait.

Quand il a poussé la porte de l'hôtel, il a remarqué, autour des tables, des bouches occupées par la bière et les tapas.

Un sandwich jambon-fromage, une part d'omelette aux oignons ou aux pommes de terre, un ou deux verres de Rioja feront l'affaire. Peut-être une question ou deux à celui qui l'a reçu et qui doit être le patron. Un type dégarni qui lui a d'emblée fait penser à Jean-Pierre Bacri.

Thomas engagera la conversation. Que l'autre lui parle un peu de ces serres gigantesques aux portes de la ville, de ces hommes, aussi, venus d'Afrique et qui bossent comme des damnés.